AZÉMIRE,

TRAGÉDIE.

Par M. DE CHENIER.

REPRÉSENTÉE à Fontainebleau le 4 Novembre 1786, & sur le théâtre de la Comédie Françaiſe, le 6 du même mois.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

PERSONNAGES.

AZÉMIRE,	*Mlle Saint-Val.*
SOLIMAN,	*M. Saint-Prix.*
TURENNE,	*M. Saint-Fal.*
D'AMBOISE,	*M. de Larive.*
NARSÈS,	*M. Naudet.*
ISMÈNE,	*Mme Suin.*

Gardes de la Reine.
Soldats de Soliman.

La Scène est dans Héraclée, ville de Cilicie, au temps de la première Croisade.



AZÉMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

NARSÈS.

JE ne me trompe point ; quoi ! Seigneur, c'eſt vous même ?
Ah! daignez pardonner à ma ſurpriſe extrême.
Quel deſtin vous conduit? Parlez ; comment ce jour
M'offre-t-il, en nos murs, Soliman de retour?
Le glaive des Chrétiens eſt levé ſur nos têtes ;
Dans ce trouble effrayant des ſanglantes tempêtes.
Quoi! Pour nous ſecourir, vous les avez forcés
Ces remparts, ces chemins d'armes tout hériſſés ?
Notre attente eſt comblée ; & ſur votre vaillance
Ces murs peuvent encor fonder quelque aſſurance.

SOLIMAN.

Dès ce moment, Narsès, vos dangers ſont les miens.
Cette nuit dans leur camp j'ai ſurpris les Chrétiens ;
Et de mes Syriens l'impétueux courage

M'a livré jusqu'à vous un facile passage.
Vain & frivole éclat qui vient de me couvrir !
Mes États sont perdus, & j'y devais courir ;
Et là, de soins plus grands ma valeur occupée
Détruisait de Bouillon la puissance usurpée.
Mais j'aime, tu le sais. Trop indigne Guerrier,
De mon funeste amour je dépends tout entier ;
Et chaque jour me voit, d'une main impuissante,
Cherchant à secouer ma chaîne avilissante,
La retenir sans cesse, & sans cesse en rougir,
Et toujours soupirer quand il faudrait agir.
Enfin j'ai succombé. Le péril de ta Reine
Dans les murs d'Héraclée aujourd'hui me ramène.
Je l'adorai long-temps sans espoir de retour,
Long-temps son jeune cœur, insensible à l'amour,
N'offrit à mes soupirs qu'une pitié cruelle ;
Mais j'ai vaincu Bouillon, je l'ai vaincu pour elle :
Je viens de mes exploits lui demander le prix.

NARSÈS.

Ah! plutôt armez-vous d'un généreux mépris ;
La gloire doit payer cette haute vaillance,
Dont l'amour ne saurait être la récompense.

SOLIMAN.

Comment ?

NARSÈS.

N'écoutez pas, Seigneur, un vain espoir,
Et de ses yeux ingrats dédaignez le pouvoir.
La Reine à vos destins ne sera point liée ;
A d'indignes amours la Reine humiliée....

SOLIMAN.

Ciel ! achève.... Azémire.... Elle a donné son cœur !

NARSÈS.

De cette ame si fière un Chrétien est vainqueur.

SOLIMAN.

Un de ses oppresseurs ! un Chrétien ! Azémire !
Et peut-on concevoir ce coupable délire ?
Azémire, dis-tu ;... non, je ne le crois pas :
Azémire n'a point des sentimens si bas.

NARSÈS.

En vain vous vous flattez ; ce n'est plus un mystère.
La Reine, de sa honte esclave volontaire,
Semble vouloir, Seigneur, étaler à nos yeux
D'un sacrilège amour les tranports odieux.

Turenne, c'eſt le nom de ce Français qu'elle aime;
Turenne en ce palais ſemble régner lui-même,
Seigneur ; & ſes diſcours, tout en elle aujourd'hui,
Ses regards, ſes ſoupirs ne parlent que de lui.
A peine en ſon printemps, des rives de la Seine
Il ſuivit des Croiſés la fortune incertaine.
Quelque gloire peut-être a ſignalé ſon bras:
Ardent, impétueux, dans l'un de ces combats,
Quand de nos murs oiſifs dédaignant les barrières,
Sous mes ordres marchaient nos légions guerrieres,
Le jour baiſſait; les miens s'éloignaient à grands cris:
Seul & le fer en main pourſuivant nos débris,
Au milieu d'une troupe à ſa rage immolée,
Turenne ſur mes pas entra dans Héraclée.
Mais entouré bientôt par ce peuple indigné,
Percé de coups lui-même & dans ſon ſang baigné,
Il ſe rend. Ses périls, ſes exploits & ſon âge,
Et, le dirai-je encor, nos deſtins en courroux,
Pour lui dans ce moment s'uniſſaient contre vous:
Azémire le vit. Vous ſavez tout le reſte.

SOLIMAN.

Un Chrétien! ſe peut-il? O récit trop funeſte!
Eh quoi! de mes Sujets deux fois vaincus par eux,
J'aſſemble en frémiſſant les débris généreux,
Ses jours ſont menacés; je cours à ſa défenſe,
Je cours; & de mes pas telle eſt la récompenſe!
Et toi de ſes mépris ſpectateur aſſidu....

NARSÈS.

Pour vous ſervir, Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Mon crédit, je le ſais, mon rang eſt votre ouvrage;
Et ſi dans cette Cour je pouvais davantage,
Votre amour accueilli d'un plus heureux ſuccès,
N'aurait point à former de ſtériles regrets.
Mais d'un penchant coupable accuſateur ſévère,
Après de vains diſcours il a fallu me taire;
Et l'oreille des Rois ne ſaurait écouter,
Seigneur, que les conſeils qui les veulent flatter.

SOLIMAN.

Pardonnons-lui, Narsès, un moment de faibleſſe;
Elle peut à mes yeux rougir de ſa tendreſſe;
Oui, je l'eſpère encor, ce jour va l'éclairer.

NARSÈS.

Ainſi que vous, Seigneur, je voudrais l'eſpérer.
Mais ſongez-vous qu'elle aime?

SOLIMAN.

Et je brûle pour elle.

NARSÈS.

Vous l'entendrez.

SOLIMAN.

Ami, je compte sur ton zéle.
Vas la trouver; dis-lui que Soliman vainqueur
Apporte à ses genoux tous les vœux de son cœur,
Qu'il vient de la sauver, que c'est lui qui t'envoie,
Et qu'au plutôt, Narsés, il faut que je la voie.

SCÈNE II.

SOLIMAN.

JE vais flatter encor ses orgueilleux attraits.
Sans doute il valait mieux ne la revoir jamais.
Vaincu par ces Chrétiens, mais vainqueur de moi-même,
Il valait mieux cacher un front sans diadême.
Quels sont donc ces mortels qu'a vomis l'Occident?
Jusqu'où va de leur Dieu l'effroyable ascendant?
Tout frémit devant eux, & sa main triomphante
A nos drapeaux sanglans enchaîne l'épouvante;
C'est peu; de la Beauté, Reine de nos destins,
Le cœur vain & fragile est encor en ses mains.
Mes feux n'ont point touché cette fière Azémire!
Un Français, un Chrétien a donc pu la séduire!
Ah! cette indignité doit ternir à mes yeux
De ses plus doux regards l'éclat pernicieux.
Devant l'Asie entière elle est trop avilie,
Il est temps que mon cœur la dédaigne & l'oublie.
Mais je la vois, c'est elle; & comment l'oublier?

SCÈNE III.

SOLIMAN, AZÉMIRE, ISMÈNE, *Gardes.*

SOLIMAN.

MADAME, enfin le Ciel vous ramène un Guerrier
Formidable aux Chrétiens, un Soudan qui vous aime,

Et qui de vous venger fait sa gloire suprême.
J'avouerai cependant que je suis confondu
De tout ce qu'en ces lieux j'ai d'abord entendu.
Madame, on vous insulte; on prétend qu'une Reine;
Et si digne du trône, & si jeune, & si vaine,
De ses longues fiertés interrompant le cours,
Nourrit tranquillement de perfides amours;
Que vous avez trahi votre Loi, votre gloire.
A ces feux criminels je n'ai point osé croire.
Pour lire dans nos cœurs, les peuples curieux
Interrogent sans cesse & nos pas & nos yeux;
De nos muets regards expliquent le silence,
Souvent d'un mot douteux altèrent l'innocence;
Dupes de tous ces bruits dont ils sont les auteurs;
Et du sceptre toujours insolens détracteurs.
Qui daigne se fier à de tels interprètres,
Ne connaît point des Rois les passions secrètes.
Je sais trop qu'aisément le vulgaire est séduit,
Et j'ai dû présumer que j'étais mal instruit.

AZÉMIRE.

À vos exploits, Seigneur, j'ai des graces à rendre;
Vous avez bien plus fait que je n'osais prétendre,
Et je crains que bientôt vous n'alliez regretter
Des secours & des vœux qu'il faudrait mériter.
De beaux lauriers, Seigneur, attendent votre vie.
Vengez-vous, délivrez vos Etats & l'Asie,
Renversez des Chrétiens l'étendard odieux:
Je prédis, sur la foi d'un bras si glorieux,
Qu'ils n'auront point cueilli des palmes éternelles.
Mais quant à ces amours perfides, criminelles,
Que votre bouche ici n'ose me reprocher,
Je n'ai point dès long-temps prétendu les cacher.
Vous en pouvez, Seigneur, croire la renommée;
Je n'en rougirai point, j'aime & je suis aimée.
Il n'a que trop sans doute illustré sa valeur,
Turenne désormais possède tout mon cœur,
Et sur son front guerrier où la jeunesse est peinte,
On voit de ses vertus briller l'auguste empreinte.
Il est fier, généreux; & parmi ces Chrétiens,
Il n'est point de hauts faits qui surpassent les siens;
Il m'aime; il est, Seigneur, digne de ma tendresse.
On vous a bien instruit.

SOLIMAN.

O trop coupable ivresse!
Vous l'aimez? lui, Madame? & pour prix de mes feux
C'est vous qui me gardiez de si cruels aveux?
Vous l'aimez? vous osez me vanter son courage!
Et j'ai pu mériter un si sanglant outrage?
Ingrate, à vos dangers moi qui vole m'offrir,
Moi, dont la seule faute est de vous trop chérir,
Moi, grand Dieu! Soliman! qui, tout plein d'Azémire,
Alors qu'il me fallait regagner un Empire,
Insensé! pour vous seule assemblant des secours,
N'ai vu que le trépas qui fondait sur vos jours.
Je viens, je suis vainqueur; & quand de ma vaillance
Dans vos regards plus doux cherchant la récompense,
Je vous demande un cœur si peu digne du mien;
Ce cœur est à mes yeux épris d'un vil Chrétien,
De l'un de ces brigands dont vous étiez la proie,
Sans le funeste amour qui dans ces lieux m'envoie!
Ah! sans peine du moins vous pouviez me choisir
Des rivaux dont ma gloire aurait moins à rougir.
De mon nom, de mon rang j'ai l'orgueil inflexible;
Et vous m'avez percé du coup le plus sensible.
C'en est fait, réparons tant de momens perdus;
Donnez-lui votre cœur où je ne prétends plus:
De Soliman bientôt vous serez oubliée;
Et l'injuste dédain, dont ma flamme est payée,
M'interdit désormais la trace de vos pas,
Et me rend tout entier à la gloire, aux combats.

AZÉMIRE.

Cette noble fureur a droit de me confondre;
Mais je sais l'excuser, & veux bien vous répondre.
Quatre ans sont écoulés du moment qu'au cercueil,
Mon père descendu mit tout ce peuple en deuil,
Et moi, seule, orpheline, & sans expérience,
Seigneur, quand je touchais aux bornes de l'enfance,
Il me fallut régner; & de mes faibles mains
La Cilicie entière attendit ses destins.
D'une commune voix à l'hymen appelée,
De momens en momens jusqu'au sein d'Héraclée,
Et l'Afrique & l'Asie envoyaient à mes pieds
Des Princes, des Héros les vœux humiliés.
Si de mon choix long-temps j'eusse été la maîtresse,
J'aurais pu, j'aurais dû, Seigneur, je le confesse,
Puisque tout me pressait de nommer un époux,

Entre tant de Héros jeter les yeux ſur vous :
Mais vous ètes inſtruit de l'amour qui m'enflamme;
Et le plus doux eſpoir qui flatte encor mon ame,
Eſt de voir aujourd'hui Soliman m'oublier,
Et de rendre à la gloire un ſi vaillant Guerrier;

SOLIMAN.

Vous m'inſultez, cruelle, & vous ne pouvez croire
Que j'écoute en effet les conſeils de la gloire.
Vous vous trompez. Un jour vous me connaîtrez mieux;
Si je vous aime encor, un jour, loin de vos yeux,
Éteignant à loiſir cette ardeur qui vous flatte,
Je ſaurai, croyez-moi, déteſter une ingrate,
Etouffer de ſon nom l'odieux ſouvenir,
Dédaigner ſes mépris, peut-être les punir.

AZÉMIRE.

J'y conſens; mais d'où vient cette haine cruelle;
Ce jour à des ſermens me voit-il infidelle,
Seigneur? tant qu'à mes loix votre cœur fut ſoûmis;
Ma bouche, ni mon cœur ne vous ont rien promis.
Victime dévouée à Soliman qui m'aime,
Je n'ai pu toutefois diſpoſer de moi-même?
J'avais cru de l'amour le langage plus doux,
Et d'un jeune Héros, tout auſſi grand que vous,
Azémire, Seigneur, plus tendrement aimée,
N'eſt point à la menace encore accoutumée.

SOLIMAN.

Ainſi vous le verrez par des nœuds ſi chéris
Oublier aiſément ſon culte & ſon pays,
Fouler aux pieds le Dieu qu'ont adoré ſes pères,
Le Dieu qu'aux champs d'honneur appelaient ſes prières;
Dont ſes Chrétiens & lui, pleins d'un zéle ſi beau,
Sont venus conquérir le ſtérile tombeau;
Et de nos ennemis, réprimant l'inſolence,
Son bras va déſormais porter votre vengeance.
Vous retrouvez, Madame, en un ſi grand appui,
Soliman, vos Sujets que vous bravez pour lui.
S'il faut que d'un Chrétien ils ſubiſſent la chaîne,
De ce Peuple irrité n'attendez que la haine.
Croyez-vous qu'à ce point il ſe laiſſe outrager?
Sans frémir toutefois, vous y pouvez ſonger,
Et laiſſer de vos feux parler la violence,
Quand l'Aſie en courroux les condamne au ſilence!

AZÉMIRE.

Turenne eſt tout pour moi, je n'ai point de terreur;

Turenne eſt mon Amant, il ſera mon vengeur.
Sa main repouſſera la main qui nous opprime ;
Soliman, les Chrétiens pourront y voir un crime.
Mais bientôt mes ſujets ſauront chérir la loi
D'un François, d'un Héros digne d'eux & de moi;
Et loin qu'à leur caprice, une Reine aſſervie,
Aux jours qui lui ſont chers ne puiſſe unir ſa vie,
Je me flatte, ou je vois approcher les inſtans
De former ces beaux nœuds, reculés trop long-temps.
Ce diſcours vous ſurprend : vous que mon cœur ſait plaindre;
Que j'admire, Seigneur, mais que je ne puis craindre;
Vos yeux ne verront point un hymen odieux ;
Fuyez loin d'une ingrate, abandonnez ces lieux,
Abjurez, étouffez une inutile flame;
Vous le voulez. Partez.

SOLIMAN.

Je reſterai, Madame.
Vous avez tout prévu: ſoyez unis tous deux :
Qu'il règne, ce Français, & qu'au gré de vos vœux,
L'encens brûle pour lui dans la ſainte Moſquée:
Et puiſſe des Chrétiens la haine provoquée,
Reſpectant comme moi de ſi nobles amours,
De vos félicités ne point troubler le cours !
Pour vos Sujets, du moins vous en êtes chérie ;
Et quand il s'agira de calmer leur furie,
On peut bien à vos yeux en réſerver le ſoin;
Mais d'un ſi grand hymen je veux être témoin.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE, *Gardes.*

AZÉMIRE.

QU'IL reſte, mais ſur-tout, qu'évitant mon approche,
Il ſonge à m'épargner un importun reproche.
Sans doute il m'eſt affreux de cauſer ſon malheur,
J'ai pitié de ſes feux, j'admire ſa valeur;
Mais, ne ſouffrirai point l'altière jalouſie
D'un Tyran qui m'oppoſe & mon Peuple & l'Aſie;
Et d'un regard ſiniſtre accablant nos deſtins,

Voudra ſur tous nos jours repandre ſes chagrains.

ISMÈNE.

Une Reine à ſon gré diſpoſe de ſon ame ;
Mais ce Tyran jaloux, c'eſt un Hèros, Madame.
Son pouvoir a long-temps égalé ſes exploits ;
Des rives du Sangar, il étendit ſes loix
Juſqu'aux champs fortunés où l'Aſie expirante
Voit naître & s'élever cette Europe inſolente.
Le ſort doit avouer ſes deſſeins généreux :
Vous le verrez bientôt de ſes jours plus heureux
Ralumer à jamais la ſplendeur éclipſée,
Et renverſer la Croix ſous qui tremble Nicée.
Tel eſt le noble eſpoir dont s'eſt flatté ſon bras ;
C'eſt votre eſpoir Madame, & ſi vous n'avez pas
A de ſi beaux deſtins donné quelque tendreſſe,
S'il eſt à redouter, du moins avec adreſſe
Vos diſcours moins cruels auraient dû ménager
Un Soudan qui vous aime & qui peut ſe venger.

AZÉMIRE.

Va, je ne crains plus rien. Qu'il m'aime ou me déteſte,
Qu'importe Soliman, que me fait tout le reſte,
Si je puis à toute heure, Iſmène, à tout moment,
Voir, aimer, contempler les traits de mon amant !
Aux vœux de mon amant ſi toute conſacrée,
Heureuſe, je l'adore & j'en ſuis adorée !
L'orgueil de Soliman n'a fait que m'irriter.
Iſmène, dans mes fers devais-je l'arrêter ?
A ce cœur enflammé l'adreſſe eſt inconnue,
Et Turenne..... Je cours m'énivrer de ſa vue.
J'ai beſoin de le voir, d'oublier près de lui
Un Soudan qui ſe croit mon vengeur, mon appui,
D'oublier mes Sujets, ces lieux qui m'ont vu naître,
Ces Chrétiens, qui voudraient me l'enlever peut-être,
Tout ce qui n'eſt pas lui, tout excepté mes feux,
Et les liens charmans qui combleront nos vœux.



ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

AZÉMIRE, TURENNE.

TURENNE.

Quoi ! Madame, eſt-il vrai qu'au ſein de votre Cour,
Le Soudan de Nicée a devancé le jour ?
Que les Chrétiens défaits ont rétabli ſa gloire,
Et qu'il vient réclamer le prix d'une victoire ?
Il vous aimait, Madame.

AZÉMIRE.

Ah ! ce n'eſt point à vous
D'oſer en concevoir des ſentimens jaloux.
Il menace, il comptait ſur ma reconnoiſſance ;
S'il a vu mes dangers, s'il a pris ma défenſe,
Cette nuit dans nos murs, s'il eſt rentré vainqueur,
S'il aime, il faut que j'aime, & je lui dois mon cœur.
Ah ! quand ce cœur volait au devant de ton ame,
Tu n'as pas eu beſoin de commander ma flame.
Que dis-je ? Tu maurais preſcrit de te haïr,
Mon cœur, en te voyant, n'aurait pu t'obéir.
Il obéit au Ciel qui fait ſa deſtinée,
Et brave du Soudan l'arrogance étonnée ; ...
Il me parlait en maître, aſſuré qu'aujourd'hui
Je devais en lui ſeul contempler mon appui.
Mais il ſait, un moment je n'ai pu me contraindre,
Il ſait que déformais je n'ai plus rien à craindre,
Qu'un autre a ſu me plaire, & qu'un autre aux combats....

TURENNE.

Moi ! contre des Chrétiens ! ne vous en flattez pas.
Moi ! que de tous les miens exécrable homicide,
J'aille ſur vos remparts chercher le parricide ?
Hélas ! Bouillon m'aimait, & l'aurais-je oublié ?
Ils me ſont tous unis de ſang ou d'amitié ;
Mon père, entre leurs mains remettant ma jeuneſſe :
„ Tenez, Chrétiens, voici l'eſpoir de ma vieilleſſe,
„ Daignez former ſon cœur, veillez toujours ſur lui. „
Il pleurait. Dieu puiſſant ! s'il ſavait qu'aujourd'hui

Mon cœur d'une Infidelle a reconnu l'empire,
S'il favoit..... Je t'afflige, ô ma tendre Azêmire !
En vain dans fes regards j'ai toujours vu ma loi,
Je fens qu'il ne pourrait me détacher de toi.
Mais, au nom de tes feux, prends pitié de Turenne ;
Songe qu'à des Chrétiens je ne dois point ma haine,
Et ne commande plus à mes fens attendris
D'aller affaffiner tous ceux que j'ai chéris.

AZÊMIRE.

Eh bien! à tes fermens, va, mon cœur s'abandonne.
Puis-je encor efpérer que le tien me pardonne :
Je veux ce que tu veux, l'Amour m'en eft témoin,
Turenne ; & c'eft lui feul qui m'emporte trop loin.
Tu m'aimes, que veux-tu ? j'ai cru pouvoir prétendre
Que ta main, fans frémir, s'armât pour me défendre.
Turenne, fi fes jours craignaient quelque danger,
Verrait que c'eft ainfi que j'ai dû le juger.
Mais de tes fentimens j'approuve la nobleffe,
Le fouvenir des tiens n'eft point une faibleffe.
Et je ne me plains pas fi ce cœur combattu
Eft autant qu'à l'amour fenfible à la vertu.
Le crois-tu, cependant, que le Ciel nous opprime ?
Qu'il brife nos liens ? que nos feux foient un crime ?

TURENNE.

Non, pour être brifés ces liens font trop forts :
Non : je ne le crois pas, mais je fens des remords.

AZÊMIRE.

Des remords ! & qui peut les caufer ?

TURENNE.

Tout, Madame.
Daignez être mon Juge, & lifez dans mon ame.
Né d'encêtres qui tous ont, par d'heureux exploits,
Soutenu la Patrie & protégé les Rois,
D'être un jour leur égal j'ai conçu l'efpérance ;
Aimé de mes rivaux, admiré de la France,
Content & glorieux, & de palmes chargé,
Voilà pourtant le fort qui m'était préfagé.
Et maintenant, grand Dieu ! quel excès de faibleffe !
Aimer & foupirer, & dévorer fans ceffe !
La honte & la douleur qui s'attache à mes pas !
Pourquoi me parliez vous de vos affreux combats ?
Il n'eft plus de lauriers, de combats, de victoire ;
Je ne puis qu'être heureux ! j'avais befoin de gloire.
Heureux ! non, je pourfuis un bonheur incertain.

AZÉMIRE.

Dieu ! qu'entends-je ?

TURENNE.

Et comment deviner son destin ?
Voilà ce qui remplit mon ame intimidée.
Madame, il est trop vrai, cette importune idée
Tourmente nuit & jour mes esprits effrayés,
M'assiège auprés de vous, me poursuit à vos piés.
Je consulte mon cœur, vous dictez sa réponse :
Le passé toutefois, le présent ne m'annonce
Qu'un destin sans honneur, que des jours de courroux.
Puisse au moins l'avenir se déclarer pour nous !
Ah ! sans aller nous perdre en ces incertitudes !
Bornons le cours amer de tant d'inquiétudes :
Ne cherchons point comment nous serons plus heureux ;
Ne voyons que l'amour, n'écoutons que nos feux ;
Et l'espérance, hélas ! l'espérance suprême,
Qui tient lieu du bonheur, qui peut-être est lui-même.

AZÉMIRE.

Soliman vient encor troubler nos entretiens.

SCÈNE II.

Les mêmes, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'AI dû les respecter ; mais un de ces Chrétiens
Dans la ville, Madame, à l'instant se présente.

AZÉMIRE.

O Ciel !

TURENNE.

(*A part.*) Où me cacher ?

SOLIMAN.

La foule impatiente,
A pas tumultueux, le guide en ce palais,
En rassemblant sur lui des regards inquiets.

AZÉMIRE.

(*A part.*)
Que me veut-il ?

TURENNE.

(*A part*) Fuyons.

AZÉMIRE.

Où courrez-vous, Turenne ?

TURNNE.

Hélas! qui que ce soit, j'ai mérité sa haine.
Souffrez que je l'évite, & que, loin de ces lieux,
Je retarde l'instant de m'offrir à ses yeux.

SCÈNE II.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

VOILA donc cet amant dont votre ame est charmée,
Madame, & c'est ainsi qu'Azémire est aimée!
Quelle est donc sa pensée ? Aux regards des Chrètiens,
Peut-être il rougirait de vos feux & des siens!
Ne regarde-t-il pas, comme une ignominie,
Cette ardeur qui l'honore & qui vous humilie?
Et vous l'aimez!

AZÉMIRE.

Seigneur, ce Chrétien ne vient pas.

SOLIMAN.

L'empressement du Peuple a ralenti ses pas;
Vous le verrez bientôt : mais le voici.

SCENE IV.

Les mêmes, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

MADAME,
Un Chef digne de nous, & que l'honneur enflamme,
M'a daigné confier d'assez grands intérêts;
Il aime ses Guerriers, vous aimez vos Sujets!

Des Chrétiens dont le ſort a trahi le courage ;
Au milieu des combats ont ſubi l'eſclavage ;
Mais par un même ſort vos meilleurs combattans
Dans le camp des Chrétiens languiſſent dès long-temps.
Si, vous laiſſant toucher à leurs plaintes communes ;
Vous voulez terminer ces longues infortunes,
Vos Sujets reviendront défendre ces remparts ;
Nos Croiſés ſe rendront à leurs ſaints étendards.
Il en eſt un ſur-tout, un que chérit la France ;
Joignant à ſes vertus une illuſtre naiſſance,
Turenne de nos Chefs & du ſoldat aimé ;
Dans les regrets publics eſt ſans ceſſe nommé.
Ah ! de vos défenſeurs rachetez la vaillance,
Rendez-nous des Chrétiens ; & ſi, pour récompenſe ;
Tandis que vous verrez le Soleil en ſon cours
Meſurer trente fois & les nuits & les jours,
Une trève, arrêtant les ſanglantes alarmes,
Doit vous ſembler utile au repos de vos armes ;
De la part des Chrétiens je puis vous l'accorder,
Madame, & c'eſt à vous de me la demander.
Voilà ce que Bouillon m'a chargé de vous dire.

AZÉMIRE.

Aux deſirs de Bouillon, Seigneur, je veux ſouſcrire ;
Mais.....

SOLIMAN.

Ciel ! y penſez-vous, Madame, & devez-vous
A ces diſcours hautains un traitement ſi doux ?
De ces Chrétiens vainqueurs quel ſerait le langage,
Alors qu'ils ſont vaincus s'ils prodiguent l'outrage ;
Si leur Ambaſſadeur, fier de nous offenſer,
Parle dans votre Cour de vous récompenſer !
Loin qu'il puiſſe en un mot vous impoſer en maître]
Une trève aux Croiſés néceſſaire peut-être,
Lui-même en ſuppliant dût-il la demander.
Il ne faut point ſonger, Madame, à l'accorder.
Chrétien, cette franchiſe auguſte & révérée,
A tout vos Chevaliers n'eſt-elle plus ſacrée ?
Uue fauſſe pitié n'éblouit point nos yeux ;
Dépoſez, croyez-moi, cet art inſidieux:
Oſez en convenir ; ſi cette nuit ſanglante
Dans le camp de Bouillon n'eût jeté l'épouvante ;
D'une trève aujourd'hui vous n'auriez point parlé.
C'eſt bien légérement que Bouillon s'eſt troublé ;

Le Ciel, jusqu'à présent à vos desirs prepice ;
N'a point de vos grandeurs creusé le précipice ;
Mais de plus d'un combat ces lieux seront témoins :
Vous y comptez, je crois ?

D'AMBOISE.

Nous l'espérons du moins,
Et c'est trop exalter une faible victoire,
Dont même avec la nuit vous partagez la gloire.

SOLIMAN.

Et si la nuit, Chrétien, ne t'eût pas secondé,
Crois-tu qu'à tes efforts Antioche eût cédé ?

D'AMBOISE.

Peut-être.

AZÉMIRE.

Abandonnez une menace vaine,
Et parlez dans ma Cour, & devant une Reine,
Vous, Seigneur, en Saudan, vous, en Ambassadeur ;
Pour un jour de combat réservez cette ardeur.
Malgré votre victoire, & son orgueil étrange,
Je veux bien accepter & la trève & l'échange.
Avec ses compagnons Turenne peut partir,
Et j'y consens, Chrétien, s'il y veut consentir.

D'AMBOISE.

O Ciel ! & pouvez-vous douter qu'il y consente,
Madame ; & voudrait-il abuser notre attente ?
Et la gloire aujourd'hui n'en doit-elle obtenir.....

AZÉMIRE.

Il suffit : vous pourrez le voir, l'entretenir.
Me faut-il cependant répondre de son ame ?
Le puis-je ?

D'AMBOISE.

Pardonnez, je l'avais cru, Madame.
On disait qu'en ces lieux Turenne déformais
Veut à des nœuds chéris s'abandonner en paix,
Qu'il aime en votre Cour.

SOLIMAN.

(*A part.*) Ciel !

AZÉMIRE.

Pouvez-vous le craindre ?

D'AMBOISE.

S'il était vrai, Madame, un ami doit le plaindre.
Mais j'ai peine à songer qu'oubliant son devoir....

AZÉMIRE.

Ne vous ai-je pas dit que vous pourrez le voir?

D'AMBOISE.

Déjà par vos discours je conçois sa faiblesse.

AZÉMIRE.

Tant d'audace, Chrétien, m'importune & me blesse;
Vous le verrez; allez.

D'AMBOISE.

(*A part.*) Tout m'alarme pour lui.
Le péril est pressant; mais je suis son appui.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

A cet évènement je n'osais point m'attendre.
Quoi! vous y consentez?

AZÉMIRE.

(*A part.*) Turenne va l'entendre.
Mais je connais son cœur.

SOLIMAN.

Ah! vous devez songer
Que de vos fers, Madame, on vient le dégager.
Croyez-vous sur son cœur avoir tant de puissance,
Que rien ne puisse au moins suspendre la balance!
Entraîné loin de vous qu'il demeure, & qu'enfin
La voix de son pays le redemande en vain?

AZÉMIRE.

Oui, je le crois sans doute; oui, telle est mon attente;
Oui, loin de ses regards je lui serait présente;
A ses feux, malgré vous, je dois me confier;
Je le dois, je le veux. S'il osait m'oublier,
S'il devenait ingrat, (sans doute il ne peut l'être,)
Plaignez mon infortune & sachez me connaître,
Gardez-vous d'un espoir prêt à se ranimer;
Vous me verriez mourir, mais non pas vous aimer.
Adieu, Seigneur.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'AI peine à contenir ma rage.
C'eſt peu de votre haine, ah ! joignez-y l'outrage ;
Ma valeur a le prix qu'elle dut obtenir.
Oui, j'ai tout fait pour vous ; eſt-ce aſſez m'en punir ?
Barbare, accablez-moi, je ſuis votre complice ;
Je ne puis vous haïr, c'eſt mon plus grand ſupplice.

NARSÈS.

Seigneur, tant de faibleſſe. . . .

SOLIMAN.

Eh ! veux-je l'excuſer ?
Raſſaſié d'affronts ſans me déſabuſer !
Allons.

NARSÈS.

Comment, Seigneur ? quel deſſein vous inſpire ?

SOLIMAN.

Allons chercher encor les mépris d'Azémire.
Je ſuis las de les craindre, allons les mériter,
Et trouver dans ſes yeux de quoi lui réſiſter.
Elle règne en Tyran dans mon ame éperdue ;
Mais je prétends ; je veux m'aguerrir à ſa vue,
Et rendre à ſes dédains adorés trop long-temps,
Des dédains froids comme elle, & comme elle inſultans.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AMBOISE.

JE vais donc le revoir ; je vais enfin connaître
Jusqu'où tombe un Héros quand l'Amour est son maître.
Je n'en saurais douter, ils brûlent tous les deux ;
Les regards d'Azémire étaient pleins de ses feux.
Ce superbe palais, ces marbres, ce portique,
Tout ce faste imposant du luxe asiatique,
A ces murs séducteurs ces chiffres suspendus,
Dans un air enflammé ces parfums répandus,
De mille voluptés les charmes infidèles
Plongent l'ame étonnée en des langueurs mortelles....
Non, tout n'est pas perdu, puisqu'il va m'écouter.
Un cœur si jeune encor pouvait-il résister ?
Ainsi dans un moment changent les destinées,
Et d'autres soins jadis ont rempli tes journées,
Turenne. Environné de guerre & de travaux,
Au sein de ses amis, de ses nobles rivaux,
Il respirait un air en grands exploits fertile.
Ici, dans les douceurs d'un loisir inutile,
Son ame toute entière est en proie au sommeil,
Et ne peut concevoir le moment du réveil.
Mais il vient.

SCÈNE II.

D'AMBOISE, TURENNE.

TURENNE.

JOUR heureux ! c'est le Ciel qui t'amène.
D'Amboise, est-ce bien toi ? toi, l'ami de Turenne !
Viens dans mes bras,

D'AMBOISE.

Arrête. Avant de m'y preſſer ;
Dis-moi quel eſt celui que je dois embraſſer.

TURENNE.

Tu peux. . . .

D'AMBOISE.

Envers ſon Dieu Turenne eſt-il perfide ?
Tu rougis.

TURENNE.

Cet accueil m'afflige & m'intimide.
(*A part.*)
Saurait-il. . . .

D'AMBOISE.

Un transfuge au camp s'eſt préſenté.

TURENNE.

Un transfuge ? Il a dit. . . .

D'AMBOISE.

Il a tout raconté.

TURENNE.

Ciel ! qu'entends-je ?

D'AMBOISE.

Il prétend que, chéri d'une Reine ;
Senſible à ſon amour. . . .

TURENNE.

Il a dit vrai.

D'AMBOISE.

Turenne.

TURENNE.

Ah !

D'AMBOISE.

Tu n'oublieras point ton Dieu ni ton pays :
Bouillon l'eſpère encor, & moi je l'ai promis.
L'attente des Chrétiens ne ſera point frivole ;
Je l'ai promis, te dis-je, & je tiendrai parole.
Tu ſais, je ſais auſſi tout ce que je te doi ;
Je t'aime, & je n'ai point oublié que ſans toi,
Sous des glaives nombreux, ma valeur terraſſée,
Aurait trouvé la mort dans les champs de Nicée.
C'eſt mon tour aujourd'hui d'être le bienfaiteur ;
Tu m'as ſauvé le jour, je te rendrai l'honneur.

TURENNE.

D'Amboiſe, il faut parler. Ton amitié m'eſt chère ;
Mais aux vœux des Chrétiens je ne puis ſatisfaire.

D'AMBOISE.

Tu le crois.

TURENNE.

Un ami n'a rien à te cacher ;
Et mon cœur dans le tien demande à s'épancher.
Sans crainte & sans détour permets qu'il se déploie,
N'augmente point l'horreur qui se mêle à ma joie,
Ne sois pas inflexible, & laisse moi goûter
Ce qu'au prix de la gloire il me faut acheter.
Laisse-moi mon bonheur. Il n'est plus sous les tentes ;
Hélas ! songeant encor à des palmes absentes,
Encor plein des exploits qui me furent promis,
A l'ombre de ces murs trop souvent je gémis.
Plains-moi, dans les hasards fais oublier Turenne :
A ta gloire, d'Amboise, ajoûte encor la mienne,
Perdu pour les Chrétiens, je veux revivre en toi,
Va cueillir ces lauriers qui ne sont plus pour moi,
Et ne tourmente plus une ame infortunée,
Qu'à des nouveaux destins l'amour a condamnée.

D'AMBOISE.

L'amour ! Dans ces climats aux langueurs consacrés,
Sous un Prophète impur long-temps déshonorés,
Je veux bien, mon ami, que sa voix criminelle
A la voix de l'honneur soit constamment rebelle ;
Je veux qu'un Syrien, soigneux de s'avilir,
Dans la honte à son gré puisse s'ensevelir,
S'ignore, & chaque jour adorant sa faiblesse,
Traîne une longue mort au sein de la mollesse :
Mais l'Amour est plus fier parmi nos Chevaliers,
Il enfante la gloire & les travaux guerriers ;
Sa voix est généreuse, & dans ces grandes ames
De l'héroïsme encor fait irriter les flammes.
A la Cour de Philippe il fallait faire un choix
Qui voulût un cœur pur & des rares exploits.
De tes succès bientôt noblement amoureuse,
De ton nom répété, de ses feux orgueilleuse,
Elle aurait dit un jour en nommant son vainqueur :
C'est dans Jérusalem qu'il mérita mon cœur.
La beauté de tout temps brûla pour les grands hommes,
O Turenne ! l'Amour nous fait ce que nous sommes.
Compagnon de la gloire, il nous guide aux combats ;
Au milieu des dangers il affermit nos pas,
De notre saint courage, aux rives de la France,
Il sera quelque jour la douce récompense,

Et des plus belles mains cent lauriers préparés,
Appellent de Sion les Conquérans sacrés.
Si tu veux écouter une plus haute envie,
Ce grand espoir de vivre au delà de sa vie,
Oh! c'est peu, mon ami, que d'un cri glorieux
Les Peuples étonnés nous portent jusqu'aux Cieux;
Que l'honneur & l'amour déjà nous applaudissent,
De nos augustes faits les siècles retentissent.
Vantés au loin, chantés chez nos derniers neveux,
Célébrés chez leurs fils, ils vont faire après eux,
Retracés d'âge en âge en des récits fidèles,
L'étonnement du Monde & des races nouvelles.

TURENNE.

Ces discours généreux que m'adresse ta voix,
Mon cœur en frémissant se les est dits cent fois;
Mais je n'aspire plus à tant de renommée;
Et contre qui veux-tu que ma main soit armée?
J'ai déposé le glaive, & c'est pour elle enfin;
Et je dois le reprendre & lui percer le sein!
Elle, qui nourrissant une injuste espérance,
Voyait déjà mon bras voler à sa défense.
Connois-moi: pour servir aujourd'hui son courroux,
Non, sans doute, mon bras ne peut rien contre vous;
A l'honneur jusque-là je ne suis point rebelle,
Non; mais pour vous enfin je ne puis rien contre elle.

D'AMBOISE.

Sois son vengeur, Turenne, ou sois son ennemi,
Et non pas vertueux, criminel à demi.
Pour ces murs cependant un long calme s'apprête;
Tous les vœux sont tournés vers une autre conquête;
Bouillon, d'un siége obscur fatigué désormais,
Au Sépulcre divin veut marcher sans délais;
Rien ne doit t'alarmer.

TURENNE.

Ainsi loin d'Azémire,
Pour venger notre affront, j'irais.....

D'AMBOISE.

Qu'oses-tu dire?
Ce n'est pas notre affront, c'est l'injure des Cieux.
Quand nous avons quitté ces champs délicieux.
Que baigne ou la gironde, ou la Seine, ou la Loire,
Ce fut pour conquérir une pénible gloire;
Et, franchissant les monts, les fleuves, les torrens,

L'aſtre des Syriens, aux regards dévorans;
Les armes, les remparts, les landes inféconds;
Nous devions du Jourdain venger les ſaintes ondes,
Abattre du Croiſſant la coupable grandeur,
Et des murs de Sion relever la ſplendeur.
Cette œuvre généreuſe eſt preſque conſommée,
D'un triomphe éternel notre route eſt ſemée,
Tout a ſubi le joug, Sion nous tend les bras,
Pour aller juſqu'à Dieu nous n'avons plus qu'un pas,
Un ſeul: & tu prétends retourner en arrière!
Que diront les Français? que dira ton vieux père,
Alors qu'il apprendra par d'indignes récits,
Qu'en des bords criminels on a laiſſé ſon fils;
Qu'à l'honneur, aux combats qui t'appellaient loin d'elle,
Son fils a préféré les bras d'une Infidelle,
Ce fils qu'aimait la France, & que du haut des Cieux
Avec orgueil déjà contemplaient ſes aïeux?
Ton père! & voilà donc le prix de ſa tendreſſe!
Il ſe rappellera ces temps où ſa vieilleſſe
Dans les champs de l'honneur guidait tes premiers pas;
Ce Héros ſans regret voiſin de ſon trépas,
Voyait revivre en toi ſes belles deſtinées:
Après avoir été pendant quarante années
Le ſoutien de nos Lis, l'honneur des Chevaliers;
Ses cheveux blancs encor attendaient tes lauriers.
Il lui faut déſormais, ſans fils, ſans eſpérance,
Chargé de tant d'exploits rougir devant la France,
Et de ſes jours vieillis maudiſſant le fardeau,
Traîner plaintivement ſon nom dans le tombeau.

TURENNE.

Ne me préſente plus cette acablante image.
Il connaîtrait la honte! & voilà mon ouvrage!
Il verrait tant d'exploits par moi ſeul obſcurcis,
Et ſes derniers ſoupirs accuſeraient un fils!

D'AMBOISE.

Eh bien, que réſous-tu?

TURENNE.

Cruel! eh! que réſoudre?
Demeurer, je ſuis vil & rien ne peut m'abſoudre;
Fuir....

D'AMBOISE.

Tu reprends ta gloire.

TURENNE.

Et je perds le bonheur.

Du choix qui m'eſt reſté conçoi-tu la rigueur ?
Flotter entre une amante & l'honneur, la Patrie ;
Entre le déſeſpoir, helas ! & l'infamie.

D'AMBOISE.

N'es-tu donc plus Chrétien ?

TURENNE.

Je ſuis encor amant.

D'AMBOISE.

Inſenſé !

TURENNE.

L'oublier !

D'AMBOISE.

Tu le dois.

TURENNE.

O tourment !

D'AMBOISE.

Faut-il être avili ?

TURENNE.

Faut-il être parjure ?

D'AMBOISE.

Tu l'es.

TURENNE.

Que décider ?

D'AMBOISE.

Rends-toi, je t'en conjure :
Que dis-je ? on te l'ordonne ; & non plus l'amitié,
Et non plus pour ton père un reſte de pitié,
Non plus tous les Chrétiens, Bouillon, ni l'honneur même ;
Mais un plus grand pouvoir, mais une voix ſuprême,
Un Dieu qui nous entend, qui nous voit en ces lieux,
Qui repoſe ſur toi ſes inviſibles yeux.
Ne trahis point, Turenne, une cauſe ſi belle ;
Tout doit s'anéantir lorſque Dieu nous appelle.
Tu l'entends, il te parle, il veut être écouté,
Il venge tôt ou tard ſon ordre rejeté :
Ton cœur, ſonges-y bien, devant lui fut coupable.
Tu frémis. Ne rends point ton crime irréparable ;
Mérite le pardon qu'il te faut obtenir,
Et ne lui laiſſe pas le temps de te punir.

TURENNE.

Je ne réſiſte plus ; courons, courons aux armes.
D'Amboiſe, en t'écoutant je rougis de mes larmes.
D'un feu moins triomphant mon cœur fut pénétré,

Alors que dans Clermont le Pontife inspiré ;
Urbain, des lieux sacrés prêchant la délivrance ;
Au tombeau glorieux précipitait la France.
Jamais le saint Hermite & ses mâles accens,
De cet effroi divin n'embrasérent mes sens,
Lorsque du Sarrabat les rives prisonnières
Virent flotter la Croix sur nos saintes Bannières ;
Ou lorsque dans le choc des combats meurtriers,
Ses vœux ouvraient le Ciel à nos vaillans Guerriers.
Sois mon fidèle appui, c'est toi que je veux suivre ;
Je vois que dans ces lieux je ne saurais plus vivre,
Je sais que dans ces lieux j'avais mis mon bonheur,
Je sais que d'aujourd'hui tout doit m'y faire horreur,
Que son culte est affreux, que c'est une Infidelle :
Et j'ai tout expié, puisque je suis loin d'elle.
J'offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait souffrir,
Je fus coupable, amis, si j'ai pu la chérir,
Ou plutôt je le suis ; elle m'est chère encore ;
Je rougis de pleurer, je pleure, & je l'adore,
Et je sens..... Ne crains rien, tu vois mon désespoir ;
Mais tu seras content, Bouillon va me revoir.

D'AMBOISE.

Ce n'est pas tout.

TURENNE.

Comment !

D'AMBOISE.

Il faut, mon cher Turenne,
D'un espoir insensé désabuser la Reine.

TURENNE.

Moi !

D'AMBOISE.

L'effort est pénible, il te pourra couter ;
Mais le prix est si beau que tu vas remporter.
Pour ne point succomber à de viles tendresses,
Songe que Dieu lui-même a reçu tes promesses :
Moi, de nos compagnons détenus dans les fers,
Je cours, il en est temps, sécher les pleurs amers ;
Aux tentes des Chrétiens c'est moi qui les rassemble :
Attends-moi dans ces lieux ce soir ; &, tous ensemble,
Nous irons nous ranger sous l'étendard de Dieu.

TURENNE.

Je le veux.

D'AMBOISE.

Maintenant viens m'embrasser. Adieu.

SCÈNE III.

TURENNE.

JE vais briser enfin des nœuds illégitimes :
Il faut donc, ô mon Dieu! t'immoler deux victimes ?
Je vais la fuir. Ce coup n'était pas attendu ;
On le veut, j'ai promis, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Allons. C'est son amour, ses pleurs que je redoute.
Ses pleurs! ils vont couler; je dois gémir sans doute ;
Le Ciel veut mon départ; mais le Ciel irrité
Peut-il me commander l'insensibilité ?

SCÈNE IV.

TURENNE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

ENFIN donc quelques jours nous pourrons sans alarmes ,
D'un amour mutuel respirer tous les charmes,
Turenne ; & ce Chrétien que vous venez de voir,
De vous rendre à Bouillon n'a plus aucun espoir.

TURENNE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Quel supplice!.... Azémire !

AZÉMIRE.

Eh bien?...

TURENNE.

(*A part.*) Quoi! je balance.
(*Haut.*) [*A part.*]
Sachez.... Non, cet effort n'est pas en ma puissance.

AZÉMIRE.

Vous détournez les yeux, vous pleurez; & je voi
Qu'il vous en a couté pour être tout à moi.

Comme si les destins, à mes feux plus propices,
M'imposaient aujourd'hui de moindres sacrifices.
Ah! mes Sujets, Turenne; & puis-je m'abuser?
Si Bouillon vous accuse, ont droit de m'accuser.
S'il faut de mes traités rendre compte à l'Asie,
Je dois le confesser, rien ne les justifie:
Mais enfin je vous aime.... & vous m'aimez.

TURENNE.

Hélas!
Vous voyez..... apprenez.... vous ne concevez pas.....

AZÈMIRE.

Ciel! que doi-je augurer? quel trouble!

TURENNE.

Non, Madame;
On ne brûla jamais d'une aussi tendre flamme.

AZÉMIRE.

Eh bien! s'il est ainsi, qui peut donc vous troubler?

TURENNE.

(*A part.*)
O Dieu! comment se taire, & comment lui parler?
[*Haut.*]
Ce Chrétien..... Nos deux cœurs sont unis dès l'enfance;
Son amitié, Madame.... excusez mon silence;
De tout ce qu'il m'a dit, mes sens encor émus....

AZÉMIRE.

Turenne, apprennez-moi....

TURENNE.

Ne m'interrogez plus.
Je ne puis vous parler, hélas! ni vous entendre;
Et j'ai loin de vos yeux des larmes à répandre.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

ISMÈNE, est-il bien vrai? Je frémis d'y penser;
Quelque chose en son cœur pourrait me balancer!
Il m'échappe, & ses pleurs... Non, je ne puis le croire;

Il m'aime, il doit m'aimer, il y va de fa gloire,
Il y va de ma vie; & l'ingrat déformais
Veut-il de mon trépas payer tous mes bienfaits?
J'aurais trop à rougir.... Il femblait fe contraindre.
Il oferait.... Tu vois combien je fuis à plaindre!
Dans fon cœur mieux que moi tu pouvais pénétrer.
Quel eft donc ce fecret qu'il doit me déclarer?
Ne m'aimerait-il plus? O deftin déplorable!
Quand de vos fentimens l'objet irréparable,
Après tant d'heureux jours oubliés déformais,
Vous fuit, vous abandonne, & cela pour jamais!
Que dis-je? Loin de moi cette image cruelle,
Je fens que j'ai befoin de le croire fidèle.

ISMÈNE.

Quoi, fes fermens....

AZÉMIRE.

Hélas! où font donc les momens
Alors que dans fes yeux je lifais fes fermens?
Un refte de tendreffe anime encor fa bouche;
Mais fes yeux font armés d'un filence farouche.
A mon amour, Ifmène, il offre déformais
Des larmes, des regards ou troublés ou muets.
Après tout, j'ai moi feule ordonné mon injure,
Il était trop aimé pour n'être point parjure.
Enfin c'eft un Chrétien, rien ne doit m'étonner.

ISMÈNE.

D'un changement fi noir, pourquoi le foupçonner?

AZÉMIRE.

Ai-je rien fait, dis-moi, pour mériter fa haine?
Me haïr! me tromper! lui, me tromper, Ifmène?
C'eft d'un frivole foin trop long-temps m'occuper;
Turenne eft un Héros, il ne faurait tromper.
Sans redouter fa haine ou fon indifférence,
Donnons à fes fermens une entière affurance.
Ses vertus, tout en lui m'eft garant de fa foi,
Tout me jure.... & pourtant je tremble malgré moi;
D'un noir preffentiment je ne puis me défendre.
Viens, je veux m'éclairer, je veux le voir, l'entendre;
Lui feul de mes foupçons peut diffiper l'horreur,
Ifmène, & mon deftin eft au fond de fon cœur.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

NARSÈS, avec horreur elle fuit donc ma vue ?

NARSÈS.

Je ne ſais ; mais enfin, inquiète, éperdue,
Seigneur, elle ſemblait nourrir quelques ſoucis ;
Ses yeux même, ſes yeux de larmes obſcurcis.....

SOLIMAN.

Non, les pleurs ſont pour moi. Tu ſais ce qu'on m'apprête ;
Je veux troubler du moins leur exécrable fête.
Tu vois que ces brigands, de ruine affamés,
Tiennent de toutes parts ſes Sujets enfermés ;
Fuyons loin d'elle, ami, fuyons loin de ma honte,
Courons, de ſes dédains faiſons-lui rendre compte :
Qu'elle pleure à ſon tour.

NARSÈS.

Seigneur, y penſez-vous ?
Et quel eſt donc l'objet d'un ſi puiſſant courroux ?
Faut-il quand une femme eſt ingrate ou parjure,
Les armes à la main réparer cette injure ?
Son joug doit vous peſer : ſous un joug plus honteux,
Les Chrétiens cependant vous oppriment tous deux.
Voilà le ſeul penſer qui doit remplir votre ame,
Non Turenne, Azémire, & leur ſtérile flamme.
Eh quoi ! l'on vous préfère un indigne rival ?
Ignorez-vous ce ſexe & ſon penchant fatal ?
Cent fois d'un lâche amour les caprices coupables
Ont fermé ſon oreille à des vœux reſpectables,
Et jamais avant vous Guerrier ne s'eſt armé
Pour punir un objet qu'il avait trop aimé.

SOLIMAN.

Jamais pareille injure. Ah ! que doit-elle attendre ?

Prétends-tu me blâmer ? Prétends-tu la défendre ?
Justifier son cœur lâchement dégradé ?
Dis-moi, quel intérêt en ces lieux m'a guidé ?
Que m'importaient à moi les dangers d'Héraclée,
Et votre Cilicie à son tour désolée ?
Je n'ai vu qu'Azémire, & j'en reçois le prix.
Il faut donc que j'apprenne à souffrir des mépris;
Pour tant de cruautés il faut de l'indulgence;
Et je dois rechercher non ma juste vengeance,
Mais des soupirs perdus, des sanglots impuissans,
Ou le pénible honneur de régner sur mes sens.
Nourri dans les combats, mais tendre, mais sensible;
Je ne connais point l'art de cet orgueil paisible.
De nos ardens climats j'ai toute la fureur:
On ne m'a pas instruit à contraindre mon cœur;
Et ce cœur indocile aux conseils de la gloire,
Ne sait ni remporter, ni feindre la victoire.
Si je suis Soliman, si l'on m'ose outrager,
Si j'ai versé des pleurs, je prétends les venger.

NARSÈS.

Eh bien! Seigneur, eh bien! confiez-vous au glaive,
Vengez-vous; si la Reine a besoin d'une trève,
Déclarez aux Chrétiens que la guerre est pour vous.
Ils chancèlent: sur eux précipitez vos coups,
Et défaits à demi par votre renommée,
Une seconde fois traversez leur armée.
J'adopte vos drapeaux, Seigneur; je ne veux pas;
Pour un vil étranger affronter les combats,
Et toujours d'une Reine adorant les caprices,
Sous un joug sacrilège abaisser mes services.
Ainsi de vos soupirs vous vengerez l'affront;
Et bientôt, croyez-moi, ses regrets vous suivront;
Il faudra que son cœur, s'ouvrant à la lumière,
Se déclare pour vous avec l'Asie entière.

SOLIMAN.

Ami, ne perdons pas des momens précieux;
L'envoyé des Chrétiens approche de ces lieux:
Turenne est avec lui. Je sens que leur présence
Irrite dans mon cœur la soif de la vengeance.



SCENE II.

Les mêmes, D'AMBOISE, TURENNE.

SOLIMAN.

Azémire a daigné reçevoir vos bienfaits;
Vous la favorisez de quelques jours de paix;
Mais Soliman, Seigneur, ne veut pas d'indulgence:
On pourrait, je le sens, blâmer ma négligence;
Mes pertes, mes affronts ont marqué tous vos pas,
Et la Croix insolente usurpe mes Etats.
Rien ne doit ni fléchir ni suspendre ma haine.
Mon sort n'obéit pas au destin de la Reine;
Et si par des Sujets ses vœux sont respectés,
Ce fer n'est pas du moins soumis à ses traités.
Adieu, Seigneur; bientôt sorti de ces murailles,
Je veux tenter encor le destin des batailles:
J'aurai soin de hâter ces glorieux instans;
Pour vous & pour l'Asie ils seront importans.

D'AMBOISE.

Je le crois; mais, Seigneur, à vous parler sans feinte,
Ces instans ne sauraient nous inspirer la crainte;
Ils seront désirés, & jamais assez prompts.

SOLIMAN.

Je vais tout disposer.

D'AMBOISE.

Et nous vous attendrons.

SCÈNE III.

D'AMBOISE, TURENNE.

D'AMBOISE.

Eh bien, de ton départ la Reine est-elle instruite?

TURENNE.

Elle ignore tout.

D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Ciel !

TURENNE.

Tu règles ma conduite;
Ecoute-moi, d'Amboife, & ne t'alarme pas.
A l'inftant, s'il le faut, je marche fur tes pas;
Et quels que foient enfin les attraits d'Azémire,
C'eft un camp déformais, c'eft la guerre où j'afpire.
Ce Barbare lui feul eût décidé mon cœur;
Mais toi de mon devoir adoucis la rigueur.
De cet affreux départ porte-lui la nouvelle;
Puiffe encor ta pitié la rendre moins cruelle !

D'AMBOISE.

Tu veux que je lui parle, & j'y dois confentir.

TURENNE.

Et moi, dès ce moment, je fuis prêt à partir.
Tu verras qu'aux lauriers je puis encor prétendre,
Que je n'ai point changé.

D'AMBOISE.

Je me plais à t'entendre.
Combien de mes efforts je bénis le fuccès,
Et combien tous nos Chefs vont être fatisfaits !
Sur-tout du vieux Raymond tu combles l'efpérance.
Il t'aime, il a fouvent regretté ton abfence;
Il pleurait cet amour, qui, fouillant tes lauriers,
Enlevait un modèle à nos jeunes Guerriers :
Mais eux ! tu vas les voir & tu vas les entendre.
Eux ! cet emploi fi cher à mon amitié tendre,
Montaigu, Chatillon, tous le voulaient remplir;
Au devant de nos pas tu les verras courir,
Ils vont féliciter la main qui te ramène :
Trop heureux en effet de leur offrir Turenne,
Délivré de fa honte & marchant aux faints lieux,
Turenne digne encor de fes nobles aïeux,
Digne encor d'arracher aux mains de l'Infidelle,
Son Dieu, Jérufalem, & la tombe immortelle,
Digne encor de ce nom qui doit être à jamais
Le bouclier du trône & l'honneur des Français.
On vient, c'eft Azémire; ôte-toi de fa vue.

SCÈNE IV.

D'AMBOISE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

TURENNE.... expliquez-moi cette fuite imprévue,
Seigneur; à quel dessein m'osezvous arrêter?
Que dit-il? que veut-il? & qu'ai-je à redouter?

D'AMBOISE.

Ecoutez-moi, Madame.

AZÉMIRE.

[*A part.*] O ciel! que vais-je apprendre?
[*Haut.*]
Parlez.

D'AMBOISE.

Dans votre cœur qui s'est laissé surprendre,
La paix, la liberté doit renaître en ce jour.
Sensibles tous les deux, je sais trop que l'amour
A de votre jeunesse égaré l'imprudence;
Il inspire toujours l'aveugle confiance:
Apprenez qu'à jamais vos cœurs sont séparés;
La fortune entre vous mit des remparts sacrés.
Un devoir éternel qu'il reconnaît lui-même....

AZÉMIRE.

C'en est fait. Achevez; il me hait!

D'AMBOISE.

Il vous aime.
Il vous fuit cependant; montrez-vous aujourd'hui
Maîtresse de vous-même & digne en tout de lui.

AZÉMIRE.

Heureuse par lui seul, toute sous son empire,
Pour l'aimer, pour lui plaire, une amante respire;
L'ingrat! c'est à demi qu'il reconnaît ma loi!
Il a quelque devoir qui l'emporte sur moi!
Il veut me fuir! qu'il parte; il faut bien me soumettre:
C'est l'arrêt de ma mort, il n'en fait rien peut-être.
Mais l'a-t-il prononcé? m'a-t-il pu condamner?
Le croyez-vous enfin qu'il m'ose abandonner?

Courez, rendez-le-moi; ramenez.... je m'égare.
Vous voyez mes tourmens, je vous les dois, barbare :
Vous avez tout conduit. Qui? vous me ſecourir!
Vous! je ne prétends pas, Seigneur, vous attendrir;
Je ſais qu'à ma douleur vos yeux trouvent des charmes;
Qu'en m'apportant la mort, que témoin de mes larmes,
Votre cœur les mépriſe, &, ſe fermant au mien,
Regarde avec horreur ce qui n'eſt pas Chrétien.
Ainſi le veut ſans doute un implacable maître;
Votre Dieu vous défend....

D'AMBOISE.

Sachez mieux le connaître.
Sa gloire, & non la haine alluma le flambeau,
Qui dirige nos pas & marche à ſon tombeau.
D'un trépas éternel ſon trépas nous délivre,
Et ſa Loi me preſcrit de l'aimer, de le ſuivre,
Soldat, vainqueur ſous lui, de ne le point trahir,
D'abhorrer votre culte & non de vous haïr.
Vous ne m'entendez pas d'une vertu ſauvage
Affecter devant vous le faſtueux langage.
Français & Chevalier je reſſens vos douleurs,
Et mon cœur ne ſait pas inſulter à des pleurs.
Laiſſez de vos chagrins éclater la faibleſſe,
Elle eſt trop excuſable & n'a rien qui me bleſſe;
D'un Héros qui vous aime il faut vous ſéparer;
Ne vous contraignez pas, c'eſt l'inſtant de pleurer:
Pleurez; mais imitez l'exemple de Turenne.
Jaloux de ſon pouvoir, l'amour cède avec peine;
Mais (& ne puis-je enfin vous en perſuader?)
Il eſt des loix, Madame, à qui tout doit céder.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

DE ce cruel moment j'ai prévu les atteintes,
Mon cœur ne s'ouvrait point à de ſtériles craintes;
Turenne m'abandonne! & toi, dont j'ai pour lui
Récompenſé ſi mal la vaillance & l'appui,

Vous qui, de ma beauté flattant le vain empire,
Soupiriez, gémissiez pour l'ingrate Azémire;
Si ses dédains cruels vous ont tous outragés,
On l'outrage à son tour; vous êtes tous vengés.
Lui me trahir! Ecoute: on s'abuse peut-être,
Et mon cœur à ces traits ne peut le reconnaître.
Vas, dis-lui.... Mais, Ismène, à quoi bon le revoir?
Aurai-je encor sur lui quelque ombre de pouvoir?
Ah! mon incertitude est cent fois plus cruelle.
Va le trouver; dis-lui qu'Azémire fidelle,
Fidele malgré lui, malgré son changement,
Ne veut que la douceur de le voir un moment.

SCÈNE VI.

AZÉMIRE.

S'IL part, plus de bonheur, plus de jours à prétendre;
Et de cet entretien tout mon sort va dépendre.
Ciel! maître des destins, toi qui me fais aimer,
Fais aussi que mes pleurs le puissent désarmer;
Prête, prête à ma voix un accent qui le touche.
Fais, ô Ciel! que mon cœur tout entier sur ma bouche
Trouve son cœur facile & prêt à m'écouter.
Hélas! contre un amour qu'on voudrait surmonter,
Il n'est, je le sens trop, que dimpuissantes armes:
Mais le voici. Je sens redoubler mes alarmes.

SCÈNE VII.

AZÉMIRE, TURENNE.

AZÉMIRE.

NE craignez point, Seigneur, de rencontrer mes yeux;
Approchez-vous. Avant que vous quittiez ces lieux,
Sur ce dernier espoir ma douleur se repose,
Que d'un tel changement vous m'apprendrez la cause.
J'ai cru que vous m'aimiez; les plus tendres discours

D'un bonheur éternel m'affuraient tous les jours ;
A vous plaire, à vous voir j'étais accoutumée,
Et je ne fais pourquoi je ne fuis plus aimée.

TURENNE.

Grand Dieu !

AZÉMIRE.

Vous le favez.

TURENNE.

Interdit & confus. . . . . .

AZÉMIRE.

Inftruifez-moi de grace, & ne me trompez plus.

TURENNE.

Moi ! je vous ai trompée ! & pouvez-vous, Madame,
Pouvez-vous à ce point méconnaître mon ame ?
Vivre en vous adorant m'était un fort bien doux,
Mais il me faut mourir & mourir loin de vous.
Régnez, oubliez-moi. C'eft vous que j'en attefte,
Vous, ma Religion, une gloire funefte,
Je vous aime ; & je cours remplir l'ordre du Ciel.
Refter m'eft impoffible.

AZÉMIRE.

Et c'eft aimer, cruel !
C'eft aimer ! Quand on aime il n'eft rien d'impoffible,
Et la haine vaut mieux que cet amour paifible.
Que tes vœux déformais fe raffemblent fur moi,
Amis, gloire, parens, je ferai tout pour toi.
Moi, régner ! laiffe-là mes Sujets, ma couronne ;
Tu prétends loin de toi m'exiler fur un trône :
Je n'en veux plus. Tu cours aux tentes des Chrétiens ;
Voici ta route, allons, mes pas fuivront les tiens.
Tu m'aimes, c'eft affez. Françaife ou Syrienne,
Dans ces lieux, dans ton camp, Mufulmane ou Chrétienne,
Reine, efclave, il n'importe. Ah ! fonge que pour moi
Le trône, le bonheur, l'Univers n'eft que toi.
Tu combles tous les vœux de mon ame enflammée ;
Azémire en t'aimant ne veut rien qu'être aimée.
Viens.

TURENNE.

Jufqu'où vos défirs fe vont-ils égarer ?
Madame, à cet efpoir ceffez de vous livrer.
Qui, vous ? fuivre mes pas ! Non, vous feriez coupable ;

Et de vous avilir Turenne eſt incapable.
Les autels de mon Dieu que vous méconnaiſſez,
D'un hommage impoſteur ſeraient trop courroucés.
Pardonnez ; vous l'avez outragé dès l'enfance ;
Moi-même en vous aimant je ſens que je l'offenſe.
Quittez après cela votre Loi, votre Cour ;
Recevra-t-il des vœux qu'aura dictés l'amour ?
Non, non, Madame, il faut. . . . .

AZÉMIRE.

Il faut que tu me fuies !

TURENNE.

Azémire, on a vu des amantes trahies,
On a vu des ingrats, d'un beau deſtin laſſés,
Inſulter aux ſermens qu'ils avaient prononcés,
Délaiſſer une amante, &, pour comble d'injure,
Aller nourrir loin d'elle une flamme parjure.
Mais ſe voir l'un à l'autre arrachés malgré ſoi,
Mais rompre ſes liens ſans dégager ſa foi,
Mais fuir en l'adorant un objet plein de charmes,
Mais retrouver par-tout ſa préſence & ſes larmes !
Quel effroyable ſort s'appeſantit ſur nous !
En cauſant vos tourmens, je ſouffre plus que vous.
Ne me retenez plus. Dieu m'appelle & me guide ;
Dieu m'attend.

AZÉMIRE.

Tu le veux, eh bien, fuis-moi, perfide.
Sur-tout vante-moi bien ton héroïque effort ;
Tu crois ſervir le Ciel en me donnant la mort :
Le Ciel de tes fureurs ne peut être complice,
Sous les murs de Sion il me doit ton ſupplice :
Va, tremble d'invoquer au jour de ton trépas
Azémire qui t'aime, & ne t'entendra pas.
(*) Tu veux m'abandonner ? eh ! comment y ſurvivre ?
Tu peux reſter, cruel, ſi je ne peux te ſuivre.

(*) Le morceau ſuivant eſt imité du quatrième Livre de l'Énéïde.

Mene fugis ? per ego has lacrimas dextramque tuam, te,
Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipſa reliqui,
Per connubia noſtra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quicquam
Dulce meum : miſerere domûs labentis ; & iſtam,
Oro, ſi quis adhuc precibus locus, exue mentem.

Par nos feux mutuels, par le plus doux lien;
Par ces pleurs; aujourd'hui je n'ai plus d'autre bien,
Dépouille en ce moment une ame injuſte & dure;
Ah! ton Dieu, quel qu'il ſoit, doit venger le parjure.
Chrétiens, Princes, Sujets irrités contre moi,
J'ai tout bravé, Turenne, & tout bravé pour toi.
Mon ſceptre, ma couronne à toi ſeul aſſervie,
Cet orgueil, ces honneurs, cet éclat de ma vie,
La pudeur que je crus pouvoir toujours chérir,
Imprudente! pour toi quand j'ai pu les trahir,
Tu pars; & loin de toi, ta malheureuſe amante,
Loin de toi ſur ces bords tu la laiſſes mourante!

TURENNE.

D'Amboiſe!

AZÉMIRE.

Je le vois, ton cœur eſt agité:
Il ne renferme point tant d'inhumanité.

TURENNE.

Laiſſez-moi; de vos pleurs j'ai peine à me défendre;
Et déja mon devoir ne ſe fait plus entendre.

AZÉMIRE.

Prends auſſi, prends mes jours, ſi tu fuis loin de moi,
Ils me ſont odieux, ils ne ſont plus à toi.
Va retrouver Bouillon; du ſang de ton amante,
Va, cours à tes Chrétiens offrir ta main fumante.
Dis-leur: J'ai pu la voir ſans me laiſſer fléchir,
Tremblante à mes genoux, pleurer, prier, gémir.
Dis leur: Elle n'eſt plus, & j'ai tranché ſa vie;
Comblé de ſes bienfaits, Chrétiens, je l'ai punie,
J'ai mépriſé ſes pleurs, c'était peu du mépris;
Elle m'idolâtrait, ſa mort en eſt le prix.

TURENNE.

Ciel!

AZÉMIRE.

Tu frémis! Turenne,

---

*Tu propter Libycæ gentes, Nomadumque Tyranni
Odere, infenſi Tirii: te propter eumdem
Extinctus pudor, & quâ ſidera adibam,
Fama prior; cui me moribundam deſeris hoſpes?*

TURENNE.

O ma chère Azémire!
Sur le cœur d'un amant tu connais ton empire.
Et je te fuirais! moi! qui, moi t'abandonner!
La France & les Chrétiens ont beau me l'ordonner.
Je veux te voir, t'aimer, t'idolâtrer sans cesse,
Jouir de mon bonheur, du tien, de ma tendresse,
Loin de tous les regards brûler à tes genoux,
Brûler, être à jamais ton amant, ton époux,
Toi-même: & si d'un Dieu l'autorité cruelle
A des liens si chers veut me voir infidèle,
Je lui désobéis; &, dût-il se venger,
Tu le veux, c'est assez, je cours me dégager.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURENNE.

JE crains, je suis d'Amboise. Il faut que je l'attende;
Il faut que je lui parle, & que son cœur m'entende.
Je dois lui déclarer. ... l'oserai-je jamais?
Il approche.

SCÈNE II.

TURENNE, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

PARTONS, nos compagnons sont prêts.
Tu ne me réponds point?

TURENNE.

Tu vois couler mes larmes.
C'est te répondre assez.

D'AMBOISE.

Pourquoi donc ces alarmes?
Ah!

Ah! fais taire un moment de frivoles douleurs :
Une fois hors des murs je te permets les pleurs.
Marchons.

TURENNE.

Attends encor.

D'AMBOISE.

C'eſt déjà trop attendre.

TURENNE.

Je ne puis te parler.

D'AMBOISE.

Je n'oſe te comprendre.

TURENNE.

Au nom de la pitié.

D'AMBOISE.

Que veux-tu ?

TURENNE.

Je frémis.

D'AMBOISE.

As-tu donc oublié ce que tu m'as promis ?

TURENNE.

Je n'ai rien oublié ; mais plains mon infortune ;
Mais ne m'oppoſe plus une gloire importune,
Ni Bouillon, ni ce Dieu que je dois redouter,
Et que mon cœur ſéduit ne peut plus écouter.

D'AMBOISE.

Juſte Ciel !

TURENNE.

Ce langage a lieu de te ſurprendre.
Oui, c'en eſt fait, d'Amboiſe, il a fallu me rendre,
Je ne partirai point. Tu n'as pas vu ſes pleurs,
Tu n'as pas d'Azémire entendu les douleurs ;
J'ai tout fait, tout tenté pour vaincre ma tendreſſe,
De mon cœur mille fois accuſé la faibleſſe.
Un père, ma patrie, un ami dans ce jour,
L'honneur, Bouillon, Dieu même a combattu l'amour ;
Contre elle, juſqu'à moi, tout s'eſt uni : n'importe,
Seule avec ſon amour Azémire l'emporte ;
Et, las de prolonger un inutile effort,
En tombant à ſes pieds, j'ai déſiré la mort.

D'AMBOISE.

Dieu!

TURENNE.

S'il faut que je meure ou que je la trahisse,
C'est au Ciel à frapper, j'attendrai mon supplice:
Car enfin, d'un tel coup si je vais l'accabler,
Crois-tu que l'avenir pourra la consoler,
J'aurais gardé ce prix à l'amour le plus tendre!
Je pourrais....

D'AMBOISE.

C'est assez, je ne veux plus t'entendre.
Mais puisque j'écoutais un chimérique espoir,
Puisque l'honneur sur toi n'a plus aucun pouvoir,
Puisque tu veux ramper aux pieds d'une maîtresse,
Puisque je dois enfin rougir de ma promesse,
Et que d'un fol amour indignement charmé,
Tu me punis si bien de t'avoir estimé :
Je pars, & je vai dire aux Français qui t'attendent :
Français, c'est vainement que vos cris le demandent,
Il déteste son Dieu, la gloire, la vertu.
Turenne n'est qu'un lâche.

TURENNE.

Ah! cruel, que dis-tu ?
Si le fer sarasin ne me l'a point ravie,
D'Amboise, tu la hais, c'en est fait, prends ma vie;
C'en est fait, jeune encor, j'ai déja trop vécu,
Et cet indigne outrage....

D'AMBOISE.

Il pleure : j'ai vaincu.
Va, laisse-les couler ces larmes du courage,
Du réveil d'un Héros éclatant témoignage.
Non, tu n'es point un lâche; & si jamais ton front
Eût supporté la honte & rougi d'un affront,
Si ta valeur cent fois ne s'était signalée,
Je ne te viendrais pas chercher dans Héraclée;
Je n'aurais rien promis. Pardonne, si ma voix
D'un odieux reproche outrageant tes exploits,
A su bientôt fixer tes vertus incertaines,
Rallumer ce beau feu qui coule dans tes veines.
Et si le cœur enfin d'un brave Chevalier,
Guéri par une insulte, a brillé tout-entier.

TURENNE.

Ote moi mon amour. Du moins, s'il faut te ſuivre,
En ne me voyant plus, fais qu'elle puiſſe vivre.
D'un regard de courroux ſi Dieu voit mes combats,
Non, Turenne, ô mon Dieu! ne ſe révolte pas,
Ah! qu'au fond de ſon cœur ta voix daigne deſcendre:
Prends pitié de ce cœur que tu formas ſi tendre,
De mille paſſions jouet infortuné,
Roſeau faible & fragile, aux vents abandonné.
Sur-tout que tes bontés ne s'écartent point d'elle.
Si mes vœux, Dieu clément, ſont pour une Infidelle,
Ignorer ta Loi ſainte, eſt-ce un crime odieux,
Un forfait qui la rende étrangère à tes yeux?
Elle vient. Je la vois. Où fuir? Ciel!

D'AMBOISE.

Demeure.

TURENNE.

D'Amboiſe, en la quittant, tu veux donc que je meure!
Quel moment!

D'AMBOISE.

Prends courage & me laiſſe parler.

SCENE III.

Les mêmes, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÈMIRE.

Nos deſtins ſont heureux, ceſſez de les troubler;
A me trahir, Seigneur, ceſſez de le contraindre,
Et reſpectez des feux que rien ne peut éteindre.
Si de vos compagnons j'ai rompu les liens,
Allez, portez vos pas vers le camp des Chrétiens,
J'y conſens; mais enfin puis-je ſans quelque peine,
Voir ſi tôt mes bienfaits payés de votre haine?
Ah! du moins vous ſavez que Turenne aujourd'hui
N'eſt plus à mon amour arraché malgré lui,
Qu'il ne peut aux Chrétiens ſacrifier ſa flamme.

D'AMBOISE.

D'un inutile eſpoir vous vous flattez, Madame.

AZÉMIRE.

Qu'entends-je ?

D'AMBOISE.

Il a fallu forcer sa volonté ;
Il osait de son Dieu braver l'autorité.

AZÉMIRE.

Quoi, Seigneur, à me fuir vous consentez encore?
Vous me quittez!

D'AMBOISE.

Qu'il parte, ou qu'il se déshonore.
Choisissez.

AZÉMIRE.

Malheureuse ! ah! tout m'est enlevé.

D'AMBOISE.

Pour les plus grands destins Turenne est réservé.
Faut-il que mon ami, foulant aux pieds la gloire,
Perde en de vains soupirs sa vie & sa mémoire ?
Et comment pouvez-vous reprocher à son cœur
D'oublier des sermens qu'a démentis l'honneur ?
Il n'a pas dû choisir le temps de votre absence,
Partir en vous trompant: cet excès de prudence
Est d'un amant perfide, & non d'un Chevalier,
Que l'oubli du devoir peut seul humilier.
Contemplez d'un œil ferme un départ nécessaire.
Eh ! s'il ne s'agissait que d'un Guerrier vulgaire,
Exempt de repentir, ignorant la vertu;
Mon zèle en un seul jour tant de fois combattu,
Pourrait l'abandonner aux vengeances célestes,
Et d'un courage éteint ne plus chercher les restes.
C'est un Héros: je dois lui rendre son destin;
C'est mon ami, Madame; & j'ai promis enfin.
L'amitié contre vous lui servira d'égide.
Excusez ce discours peut-être un peu rigide;
Vous cherchez dans ses yeux un langage plus doux,
Vous m'écoutez à peine; & que prétendez-vous ?
Dans un projet honteux votre ame est affermie;
Il vous aime & ne peut vous consacrer sa vie:
Entre vous deux, Madame, est-il quelque lien ?
Vous êtes Musulmane, & Turenne est Chétien.

AZÉMIRE.

Oui, de tant de motifs je conçois l'importance;

Son ſilence a déjà prononcé ma ſentence.
Turenne, je croyais, & pouvais-je en douter?
Que jamais votre amour n'oſerait me quitter.
Juſqu'au dernier moment je me ſuis abuſée.
Allez; mon eſpérance eſt enfin épuiſée:
Allez. Votre bonheur n'eſt plus auprès de moi;
Je reçois vos adieux, je vous rends votre foi.
Rempliſſez d'un Héros la noble deſtinée;
Et moi, Reine ſans gloire, amante infortunée,
Je traînerai le cours de mes longues douleurs:
N'irritez point le Ciel qui condamne vos pleurs.
Avant que loin dici vous cherchiez la victoire,
Sur ces remparts ſanglans craignez une autre gloire.
Craignez que ſous vos coups tout mon ſang répandu....
Pour vous avoir aimé, c'eſt le prix qui m'eſt dû.

D'AMBOISE.

Le Ciel eſt juſte. Alors qu'on a ſu lui déplaire,
Ce n'eſt pas un forfait qui fléchit ſa colère.
Non, Madame; écoutez des préſages plus ſûrs.
La guerre va bientôt s'éloigner de vos murs;
Et tranquille bientôt, loin du fracas des armes,
Dans le ſein de la paix vous ſécherez vos larmes.
J'implorerai moi-même....

AZÉMIRE.

Epargnez-vous ce ſoin.
Que m'importe la paix? Je n'en ai plus beſoin.
Mais vous, qui m'oppoſez un ſilence inflexible,
Vous que j'ai tant aimé, vous que j'ai cru ſenſible,
Qu'Azémire du moins puiſſe encor une fois
Recevoir vos ſoupirs, entendre votre voix.

TURENNE.

Aux rives du Jourdain j'emporte votre image.
Azémire, en ces champs dévoués au carnage,
Du moins j'oſe eſpérer qu'un plus heureux deſtin
De mes jours que je haïs aura marqué la fin.
Oubliez une amour auſſi tendre que vaine;
Oubliez, s'il le faut, juſqu'au nom de Turenne.
Adieu.

AZÉMIRE.

Parlez.

TURENNE.

Hélas!

AZÉMIRE.

Ne m'importunez plus.

D'AMBOISE. (*entraînant Turenne égaré*)
Viens, fuis-moi; c'eft ici.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Pleurs, fanglots fuperflus!
Turenne! il fuit. Et moi! douleur infupportable!
Turenne! il remplit feul mon ame inconfolable.
Je ne le verrai plus, & je vais déformais
L'appeler, le chercher, fans le trouver jamais.
L'amour venait s'unir à toutes mes penfées,
Loin de lui, fous fes yeux à lui feul adreffées;
Je ne voyais que lui; les ténèbres, le jour,
L'air que je refpirais, tout devenait amour.
Turenne! il ne craint pas une amante outragée.
Voilà donc que je meurs; ma mort fera vengée.
Allons, quittons ces lieux, ces lieux jadis charmans,
Témoins de mon bonheur, tout pleins de fes fermens,
Et maintenant voilés de ma douleur profonde,
Où je ne le vois plus, ou je fuis feule au monde.
Courons.

ISMÈNE.

Qu'efpérez-vous?

AZÉMIRE.

Je pourrai le revoir.
Je mourrai de fa main; c'eft mon dernier efpoir.

ISMÈNE.

De quel affreux deffein votre ame eft agitée?

AZÉMIRE.

C'eft la mort qu'il me faut. Je l'ai bien méritée,
Lorfque j'ai lu mon fort dans les yeux d'un Chrétien,
Quand mon cœur imprudent ofa chercher le fien,

Quand ſur le trône, hélas! j'ai ceſſé d'être Reine.
Périſſent les Chrétiens, & moi-même, & Turenne,
Et ce jour, où pouſſé par un zèle odieux,
Fondit ſur l'Orient l'Occident furieux!

SCÈNE V.

Les mêmes, SOLIMAN, NARSÈS, *Soldats*

SOLIMAN.

Aux champs d'honneur, Madame, il eſt temps de me rendre;
D'autres ſont maintenant chargés de vous défendre.
Vous ne me verrez plus. Tandis que ſur mes pas
Narsès & mes Guerriers vont chercher les combats,
Turene......

AZÉMIRE.

Il eſt parti.

SOLIMAN.

Quoi! Madame.... ô foibleſſe!
Mais je me ſuis promis de vaincre ma tendreſſe;
Il ſuffit. Soliman; détrompé de ſes feux,
Ne s'abaiſſera point à des retours honteux.
Un Chrétien a ſéduit votre ame infortunée;
Le cruel! je vous vois plaintive, abandonnée:
Je le hais encor plus. Il a pu vous trahir!
Vous n'avez plus d'appui: je veux vous en ſervir;
Et ſi votre dépit demande une vengeance,
Plus d'amour, plus d'hymen. & plus de récompenſe:
Mais enfin de mes coups rien ne le peut ſauver,
Et, ſa tête à la main, je viens vous retrouver.

AZÉMIRE.

Qu'il vive. Ah! contre lui ne portez point vos armes.
Et vous.... vous le témoin de mes derniéres larmes,
Gouvernez mes Etats; régnez ſur mes Sujets;
Je demande pour eux vos exploits, vos bienfaits;
Régnez, & puiſſiez-vous reconquérir l'Aſie!
J'ai trahi ſes deſtins, j'aimais, je ſuis punie.

(*Elle ſe frappe.*)

SOLIMAN.

Qu'ai-je vu ?

AZÉMIRE.

Dieu puissant, Dieu de l'Asie, ou toi;
S'il est vrai qu'aujoud'hui ta main pèse sur moi,
Dieu des Chrétiens, punis l'ingrat qui m'abandonne :
Qu'il entende par-tout . . . . Mais non, je lui pardonne.
Pour prix de mon trépas je ne veux obtenir
Qu'un peu de son amour & de son souvenir.
Qui, moi ! le détester ! ne le crois pas, Turenne ;
En prononçant ton nom je ne sens plus ma haine ;
Je meurs, & c'est pour toi. Viens, reviens en ces lieux.
Entends mes derniers cris ; je fus chère à tes yeux ;
Que ta main presse encor la main de ton amante ;
Si tu ne me hais pas, adieu, je meurs contente.

(Elle expire.)

FIN.